

# *Non-Representational Tunis ? Espace, lieu, pratiques*

## **Un secret et deux parcours**

Dans le discours commun, espace et lieu sont « presque » des synonymes. Toutefois, c'est dans ce « presque » que s'insinue le doute ; c'est ce « presque » qui fascine et c'est dans ce « presque » qu'il est possible de se positionner pour comprendre ce qui manque, ce qui est exclu. Dans notre exploration, dans notre raisonnement, dans notre manière de parcourir la ville, de respecter les pratiques dans leur évolution et dans la création des espaces publics de Tunis, nous nous sommes positionnés dans ce « presque » entre espace et lieu. Nous ne sommes donc



KASBAH



MEDINA



AV. BOURGUIBA

## AU CENTRE DE **TUNIS**

GÉOGRAPHIES DE L'ESPACE PUBLIC  
APRÈS UNE RÉVOLUTION

UNE WEB-RECHERCHE DE RAFFAELE CATTEDRA, FRANCESCA  
GOVERNA, MAURIZIO MEMOLI E MATTEO PUTTILLI  
UNIVERSITÉ DE CAGLIARI ET POLYTECHNIQUE DE TURIN,  
VIDEO, WEB ET DESIGN PROSPEKT, PHOTOS DE ROSI GIUA.

Un projet financé par la Fondazione Banco di Sardegna - Web hosting media.unicat.it



pas partis d'une reconstruction systématique des différents (et souvent contradictoires) cadres théoriques et interprétatifs, au sein desquels se situe la réflexion sur l'espace et le lieu, pour expliquer les différences (et les similitudes) entre les deux concepts. Au contraire, nous nous sommes, plus ou moins consciemment, approprié ce qu'ont écrit Davies et Dwyer (2007) : « in place of the pursuit of certainty in generating representations of the world, there is recognition that the world is so textured as to exceed our capacity to understand it, and thus to accede that social science methodologies and forms of knowing will be characterized as much by openness, reflexivity and recursivity as by categorization, conclusion and closure » (p.258)<sup>1</sup>. Nous avons ainsi essayé, plus ou moins consciemment, de « jouer » avec l'imprécision et l'ambiguïté des différentes conceptions, écoutant les suggestions que chacune d'entre elles nous transmet et en nous efforçant de les suivre.

Il y a un point de départ pour

cette tentative: à savoir, pouvons-nous parler de (et penser aux) d'espaces sans parler de (et sans penser aux) lieux et vice-versa. Edward Casey, un philosophe nord-américain qui a souvent et largement écrit sur le concept de lieu, dans un article de 2001 soutient que le rapport *place/space* soit un des secrets les mieux protégés par la philosophie<sup>2</sup>. Selon Casey, c'est surtout la philosophie moderne qui, progressivement, a conduit à remettre en question la distinction entre les deux concepts. En effet, reconstruire comment et pourquoi la distinction entre la place et le lieu (avec l'assimilation du second dans le premier) s'est amenuisée jusqu'à disparaître serait même une des manières de comprendre l'évolution de la modernité.

La transposition du secret qui se cache dans le couple espace/lieu au sein du débat géographique, nous livre (au moins) deux parcours. Le premier est un parcours qui explore le rapport espace/lieu ainsi que la « dissolution » progressive et moderne

du lieu dans l'espace<sup>3</sup>. Il s'agit d'un parcours qui privilégie l'absence et la perte : c'est la narration, tant de fois lue et entendue, qui décrit les connotations spatiales de la modernité en tant qu'anomie, manque d'identité, homogénéisation et dépersonnalisation, pour ensuite « s'aplatir » dans la postmodernité (ou surmodernité), dans la rhétorique des « non-lieux » (Augé, 1992). Dans ce parcours (reconstruit, par exemple, par Agnew, 2011), l'espace est considéré comme un ensemble de forces abstraites économiques et politiques. Le lieu est, au contraire, considéré comme ensemble de rapports sociaux « denses », de type communautaire, qui structurent la vie sociale et les pratiques quotidiennes, selon une orientation qui est liée tant à la géographie phénoménologique (Tuan, 1974 et 1977 ; Relph, 1976) qu'aux approches centrées sur l'étude des comportements des acteurs et sur les représentations spatiales sur lesquelles se fondent ces comportements (Du point de vue conceptuel et politique,

l'espace et le lieu. Elle renferme aussi une opposition scalaire en associant, d'une part, l'espace - abstrait et fluide - au global au sein duquel sont créés et décidés les rapports et les échanges à la fois déterritorialisés et déterritorialisant et, d'autre part, le lieu - stable et fixe - au local, au sein duquel « prennent forme » l'unicité, l'identité, la spécificité. Il s'agit toutefois d'une lecture qui, dans les représentations « normales » (cf. Dematteis, 1985), attribue aussi des « valeurs » : le lieu, concret et identitaire, est en fait considéré « meilleur » que l'espace, abstrait et fluide. Au même titre que le local est « meilleur » - plus juste, durable, etc. - que le global (pour une critique, voir Purcell, 2006).

Le second parcours se situe, par contre, à l'intérieur du rapport entre espace et lieu en niant. Dans ce cas, les deux concepts ne s'opposent pas, mais cohabitent au sein d'un rapport dialectique : « space is not outside the place; it is not abstract, it is not somehow "up there" or disembodied » (Massey, 2004, p.

8)<sup>4</sup>. Plus précisément, le local et le global ne sont pas considérés comme des niveaux séparés et opposés, mais ils sont de façon ontologique « co-présents » dans chaque niveau géographique. Les lieux constituent une « façon d'être » particulière de l'espace, « particular moments in intersecting social relations, nets of which have over time been constructed, laid down, interacted with one another, decayed and renewed. Some of these relations will be, as it were, contained within the place; others will stretch beyond it, tying any particular locality into wider relations and processes in which other places are implicated too » (Massey, 1994, p. 120)<sup>5</sup>. Dans ce cas, le lieu est considéré, d'un point de vue cognitif et politique, ni comme « contexte » ni comme « fond » (des actions, de l'identité, de l'appartenance) (Amin, 2002), mais comme un moment (spatial et temporal), défini par l'ouverture et par les rapports « translocaux » au sein desquels il s'inscrit (Thrift, 2006). Les lieux ne peuvent donc n'être ni définis ni identifiés en

terme de zones ou d'entités géographiques fermées et délimitées disposant d'identités certaines, déterminées par la stabilité et par la fermeture (*place-bound*), mais ils sont considérés comme un entrecroisement de rapports (spatiaux) situés dans l'espace et dans le temps. Entrecroisements ouverts et irréguliers qui « surviennent » et, ainsi, donnent lieu (justement) à des conformations changeantes et contingentes dans lesquelles la proximité (physique) n'est pas synonyme de similitude ou d'identité.

Ces deux parcours identifient un lien entre le lieu et l'espace. Penser l'espace sans penser le lieu (et vice-versa) ne s'avère donc pas une bonne idée et, peut-être, que cela n'est même pas possible : les deux concepts sont liés de manière ambiguë, mais solide. La façon de considérer ce lien est toutefois différente.

Le premier parcours compare le lien entre espace et lieu au récit d'un manque, de la dissolution d'une organisation socio-spatiale idéale (qui n'existe plus et qui, peut-être, n'a jamais

existé) et du « vide » (de sens, d'identité, de possibilité) qui s'ensuit. Dans la réalité, le lien entre espace et lieu les sépare : en appliquant un schéma de raisonnement de type binaire, les caractères de l'espace et du lieu sont distincts du point de vue théorique, politique et d'échelle<sup>6</sup>. Une telle séparation fait correspondre l'ensemble du bon, du beau et du juste à seulement une partie du binôme et concrétise une considération positive du lieu (et du local). C'est la logique du ou/ou : ou espace ou lieu et, aussi, ou global ou local. Et un est préférable à l'autre.

Le second parcours reconnaît aussi le lien entre espace et lieu avec une séparation qui, cependant, n'est pas conceptuelle, mais se concrétise dans le déroulement des processus. En tant que forme d'organisation socio-spatiale, le lieu se dissout dans un ensemble de flux et de rapports qui se « solidifient » quelque part, sans aucune matérialité ou aucun ancrage, sans stabilité. Le fait de se dissoudre n'est pas nécessairement une

perte. Selon Roberto Esposito (1998), la communauté (concept étroitement lié à la conception « territoriale » de lieu, cf. Bagnasco, 1999) peut être conçue non seulement en termes « positifs » et satisfaisants (et, donc, comme telle, à regretter), mais comme clôture et vide. Le sens communautaire et territorial n'est donc pas uniquement et toujours un « plein » original à retrouver, mais se résout souvent dans des processus de fermeture communautaire et « localiste » dans la construction d'identités (territoriales) agressives ou, dans tous les cas, nostalgiques et régressives (Massey, 2005).

### **Ouvertures et croisement : l'espace dans le lieu, le lieu dans l'espace**

Bien que les deux parcours mentionnés précédemment soient différents, et comportent de différents modes de concevoir l'espace et le lieu, ainsi que les liens entre ces deux concepts, il ne s'avère toutefois pas nécessaire de les maintenir séparés (Mc Cann e Ward, 2010). En ef-

fet, la distinction entre les deux parcours est, à tous égards, une distinction *a priori*, qui ne tient pas compte des nombreuses spatialités - en même temps locales et trans-locales, territoriales et relationnelles - au sein desquelles prennent forme les actions et les pratiques, se définissent et s'expriment intérêts et pouvoirs et se déploient les effets spatiaux des choix et des décisions. Si nous essayons de « faire cohabiter », d'une part, la vision de l'espace et des lieux qui considère totalement positive la « valeur de la territorialité » et, d'autre part, la vision qui, reniant cette valeur, décrit un monde où tout est flux et rapport, il est alors possible de se positionner, conceptuellement, entre fixité et fluidité (Brenner, 1998). Ce positionnement associe une forme modérée de relationalité (par ex. Jones, 2009) à une forme modérée de territorialisme (par ex. Castree, 2004) qui se complètent mutuellement.

La volonté de « faire cohabiter » des parcours différents n'est pas une échappatoire afin de ne

pas devoir assumer une position. Il s'agit plutôt d'une tentative de rechercher une possibilité « autre » pour concevoir et pratiquer l'espace et le lieu, et de dépasser ainsi la distinction entre lieu, au sens de petit, proche et quotidien, et espace, au sens de grand, lointain et abstrait<sup>7</sup> ; et, différemment, mais de manière non moins puissante (et diffuse), la vision d'un lieu complètement « fluide » et instable, dissous dans l'espace (cf. notamment le succès acquis par la métaphore de la liquidité de Zygmunt Bauman, 2002, selon laquelle la postmodernité, la vie, la peur et même l'amour sont liquides).

« Faire cohabiter » permet par contre de ne pas considérer *a priori* les différentes formes de l'organisation spatiale séparément, en opposition ou en alternative, mais de considérer leur lien comme une question « ouverte », à résoudre *ex post*, de façon empirique.

Un positionnement *entre* qui présente quelques avantages. En « faisant cohabiter » les deux manières de voir et de conce-

voir l'espace et le lieu, il s'avère alors possible d'individualiser et de nommer (et, par conséquent, peut être de comprendre) diverses formes d'organisation socio-spatiales, sans décider *a priori* qui et qu'est ce que ces différentes formes incluent ou excluent : les caractéristiques physico-matérielles d'organisation de l'espace et la mise en œuvre de différents types de relations de pouvoir sur cet espace (formes de pouvoir et de contrôle et formes d'auto-organisation et de résistance) ; les caractéristiques identitaires liées à la stabilité et à la fermeture et celles liées à l'entrecroisement et à l'ouverture ; les rapports entre niveaux scalaires et institutionnels ; la mobilité, les échanges et les flux de personnes, marchandises et d'informations. Une ouverture de l'espace et du lieu, de la manière de regarder l'espace et le lieu, qui n'est pas seulement descriptive et de connaissance, mais qui est aussi politique du fait qu'elle permet de dépasser la distinction qui associe tout le bien ou le mal à une partie ou à une autre. Cette ouverture met

aussi en garde du risque d'asseoir l'espace et le lieu sur les oppositions binaires entre traditionnel/non traditionnel, endogène/exogène, conservation/innovation, objectif/subjectif, dedans/dehors, nous/eux. Se positionnant sur le croisement, la logique devient celle du *et/et* : l'espace et le lieu ne sont pas en alternative, mais ils représentent des « composantes » (différentes) des diverses formes revêtues par la spatialité (et que cette dernière peut revêtir) (plus particulièrement, Jessop *et al.*, 2008). L'espace et le lieu s'« animent » à tour de rôle, se pénètrent simultanément, sont conçus contextuellement possibles (Jones et Jessop, 2010).

A partir de cet entrecroisement et en regardant les espaces publics de Tunis, nous parvenons à apercevoir les formes, différentes et changeantes, que peut revêtir la spatialité, les différents rôles que ces formes assument en permettant la mise en place d'actions sociales et de pratiques, individuelles et collectives, qui « surviennent » (et sont donc, au moins modérément, enracinées)

dans des lieux certains et spécifiques. La place de la Kasbah et les lieux du pouvoir institutionnel et des manifestations, mais aussi l'espace « retrouvé » où on peut jouer au foot et s'asseoir sur les bancs (comme nous pouvons le voir dans la vidéo **Devant le palais** et **Sur la place** et dans les photos **Nuages**). L'avenue Bourguiba et la territorialité exclusive et qui exclue, dessinée par le tracé du barbelé autour du ministère de l'Intérieur, ainsi que les lieux « symboliques » de la ville, notamment le théâtre municipal, et l'espace du quotidien où l'on peut se promener et faire du lèche-vitrines (comme il décrit dans le texte **L'autre visage de Tunis** et raconté dans les vidéos **Cet espace désormais nous appartient** et **La rue où tout est possible**).

En adoptant cette perspective qui ne sépare pas et ne distingue pas, mais qui essaye d'unir et de rendre co-existants différents principes et dimensions spatiales, nous réussissons (peut-être) à comprendre (c'est-à-dire : à « prendre ensemble ») les pratiques urbaines, soient-elles quo-

tidiennes, de routine et usuelles (aller faire les courses, se rencontrer avec les amis, s'asseoir aux terrasses des cafés) ou plus « exceptionnelles » (les manifestations, les rassemblements, les contestations et les révoltes). Ou encore les pratiques construites par des formes d'interaction sociale plus traditionnelles basées sur la proximité physique, définies par des formes d'interaction sociale qui font abstraction de la proximité physique et qui définissent de nouveaux espaces relationnels. Il suffit de penser, par exemple, à comment et dans quelle mesure la « saison » des Printemps arabes, et aussi la Révolution tunisienne, a été racontée en soulignant justement le rôle des rapports virtuels et des *réseaux sociaux* (Geisser, 2012)<sup>8</sup>. Il ne s'agit pas d'établir si les relations basées sur la proximité et sur le *face-to-face* sont meilleures ou pires que d'autres types de relations entre individus, ni d'établir l'importance de l'« espace virtuel » dans les pratiques révolutionnaires de Tunis, mais plutôt de reconnaître l'évolution des

modalités d'interaction sociale et la construction de nouveaux espaces que cette même évolution détermine. Enfin, nous pouvons aussi essayer d'intercepter les multiplicités et les différences des différents espaces en mettant en relation les schémas interprétatifs des différents acteurs et des différentes pratiques spatiales qu'ils mettent en place en tant que composants de l'espace dont ils font partie intégrante.

Si nous nous positionnons au croisement, nous parvenons donc à nous déplacer parmi différentes approches, lectures et points de vue sur l'espace et le lieu. Unicité et spécificité, identité et rapports, ouverture et fermeture : toutes ces « choses » ne nous apparaissent plus comme des rapports, problèmes, opportunités etc. que nous pouvons exclure, négliger, cacher en tant que « laides » ou « belles » selon l'approche interprétative que nous adoptons, mais comme composantes qui définissent, chacune d'entre elles, des bribes de spatialité, mobilisées et mobilisables dans et par les pratiques.

### Suivre les pratiques, écouter les émotions

Une telle manière de procéder ne nous était pas tout-à-fait claire. Et pourtant cette tentative n'est pas aussi inhabituelle que cela. Le cadre éclectique, multiforme et parfois un peu obscur de la *non-representational theory* (théorie non représentationnelle) (Thrift, 2008) permet de « positionner » théoriquement notre recherche (et peut être aussi d'apporter une certaine « légitimation » à ce que nous avons fait). Et ce, plus particulièrement, en ce qui concerne le dépassement de la codification de la réalité dans des définitions déterminées et stables (de l'espace, des lieux et des pratiques), saisie en tant que stratégie cognitive unique (ou prédominante). Définitions qui semblent être toutefois réductrices vis-à-vis d'une réalité en mutation permanente. Non seulement pour les « grands » changements tels qu'une Révolution, mais du fait que la réalité est toujours différente pour les acteurs présents, pour les choses qu'ils disent et qu'ils font, pour les sen-



sations qu'ils éprouvent, pour les lumières et les ombres, pour les sons et les silences, pour notre présence (mais qui nous ?), pour nos sensations et émotions...

Reconnaître l'impossibilité de « fixer » le monde et, par conséquent, de le représenter, risque d'être paralysant. L'unique action possible pour éviter la paralysie est celle de faire « la géographie de ce qui se passe » : suivre les processus, les mouvements, les relations, les sensations, les émotions et l'évolution des choses. Cela revient à appliquer cette stratégie que, dans le respect du lexique de la *théorie non représentationnelle*, nous pouvons qualifier de *chemins non cognitifs du savoir* dans lesquels le pré-cognitif est « something more than an addendum to the cognitive » (Thrift, 2008, p. 6)<sup>9</sup>. Une stratégie de connaissance qui reconnaît « l'intelligence des émotions » (Nussbaum, 2003) dans la vie des êtres humains et, par conséquent, aussi dans leurs pratiques (spatiales et de recherche spatiale). Une stratégie qui permet aussi (ou plutôt exige) «

d'introduire » les émotions et les sentiments comme sources à partir desquelles tirer des informations - subjectives et incertaines, mais qui ne sont pas pour autant moins présentes - pour décrire un lieu et « ce qui arrive » dans ce lieu (Anderson et Smith, 2001).

L'hypothèse sous-entendue de cette stratégie est aussi évidente que « scientifiquement hétérodoxe » : « social fabrics and practices are not locked in to rational or predictable logics, and often are visceral and instinctive » (Lorimer, 2008, p. 552)<sup>10</sup>. Paradoxalement, mais peut-être pas tant que cela, écouter les émotions et les sentiments (ou, du moins, essayer de le faire) devient une façon pour « entrer » dans la réalité, dépassant ainsi l'idée (consolatoire, mais faible) qu'il existe des modèles, généraux et généralisables, permettant de cataloguer, de décrire, de représenter et d'expliquer (et pourquoi pas, ensuite, d'intervenir dans) la complexité aussi « viscérale et instinctive » du monde. Dans notre cas, de plus, les lieux et les espaces que nous

avons « pratiqués » sont les lieux et les espaces d'une Révolution et, par conséquent, de déploiements passionnels, émotionnels et de sentiments, on ne peut plus « puissants ». Outre à être, au moins en partie, collectifs.

Sur cet aspect, il y aurait beaucoup de travail à faire pour ne pas tomber dans une vision « facilement » émotionnelle de la géographie selon laquelle les lieux transmettent des émotions (peur, joie, répulsion, attachement, plaisir, etc.) aux personnes qui les habitent<sup>11</sup>. Ce n'est pas tant et uniquement cela : d'une part, cette manière de concevoir et de pratiquer une géographie des émotions reconnaît uniquement de façon limitée (et, par conséquent, considère uniquement de façon limitée) le rôle des émotions du chercheur et de la chercheuse comme « stratégie cognitive » de ces mêmes lieux. D'autre part, elle bloque les émotions en soi et dans les lieux (dans un parcours unidirectionnel, qui se déplace des lieux à la personne) et a tendance à séparer le champ des émotions (pri-

vé) et la sphère publique et/ou politique<sup>12</sup>.

Nous souhaitons donc suggérer d'essayer de pratiquer une géographie qui tente de se mesurer à l'imprévisibilité et l'irrationalité de l'existant. Mais, pour le faire, nous devons toutefois faire face : à une clarté théorique insuffisante (que sont les émotions ? Qu'est-ce que la géographie des émotions ? Est-ce celui-ci le chemin à parcourir pour essayer de décrire, même sans représenter et, donc, de comprendre la complexité multidimensionnelle du réel ?) ; à une clarté méthodologique insuffisante (comment devons-nous étudier la géographie des émotions et, en parallèle, comment pouvons-nous « apprendre » des émotions dans nos et pour nos descriptions géographiques ? et, ce que nous apprenons, peut-il être compris par les autres, transmis aux autres et partagé au moins dans la méthode ou dans le langage ?) ; à une signification politique insuffisante en matière de conception et de pratique de la géographie (quelle est l'importance

politique et/ou dans le « public » de pratiquer une géographie de ce type ? Et quelles sont les implications éthiques qu'une telle pratique comporte ?).

Toutes ces questions (et évidemment il pourrait y en avoir de nombreuses autres) exigent une réflexion de notre part, essayant de nous situer au sein d'un débat plutôt articulé (du moins en ce qui concerne la géographie anglophone), afin d'essayer de comparer les différentes positions mises en évidence par ce débat avec les outils et les concepts qui nous sont plus familiers et proches et le caractère inattendu engendré, sans presque nous en rendre compte (et dans tous les cas sans l'avoir prévu), d'une exploration indicielle aussi dans le domaine de la géographie des émotions.

### Essayer d'aller (et de regarder) au-delà

Selon les principes de la *Non-Representational Theory*, les espaces et les lieux ne peuvent pas être représentés, mais peuvent être seulement individualisés se-

lon les pratiques et en observant les changements et les événements, même ceux les plus minimes, qui « ont lieu » en leur sein. Et, si ces mêmes lieux et espaces sont les lieux et les espaces dans lesquels s'est déroulée une Révolution, ce que nous pensons pouvoir saisir n'est que le changement : nous pouvons reconnaître ce qui a été, mais conscients du fait que ce changement ne se stratifie pas, qu'il s'ouvre à des changements nouveaux et continus, à l'intérieur desquels se succèdent, sans pause, des grands et des petits événements qui modifient ce que nous essayons de raconter.

Toutefois, s'il est vrai qu'il n'est pas possible de tout représenter, cependant peut-être que quelque chose l'est. De la même façon, si le changement qualifie les caractéristiques des lieux et des espaces, toutefois tout n'est pas changeant et volatile<sup>13</sup>. Il existe aussi d'autres « regards », d'autres cadres théoriques de référence qui reconnaissent, par exemple, que espace et lieu présentent une matérialité « stable

» (bien qu'elle soit modifiable). Ou que les formes de pouvoir laissent des signes dans la spatialité et dans les pratiques, qui se déroulent dans l'espace, influant sur ce qui passe et ce qui ne se passe pas. En faisant la distinction entre contexte et action sociale, Lorimer (2008) écrit : «to do so is to conceive of representation (context) and non-representation (practice) held together – albeit sometimes in tension – rather than effecting a complete reversal of the earlier disciplinary tradition when signifying (con)texts were privileged over social actions» (p.4)<sup>14</sup>.

Les actions sociales, les pratiques et ce qui se passe ne sont donc pas uniquement le résultat de la contingence, des événements et des rapports, mais aussi du fait que ces actions, ces pratiques n'ont pas lieu « dans l'air », mais dans un certain lieu. Elles dérivent, par conséquent, du moins dans une certaine mesure, de l'enracinement spatial de personnes, d'actions et de mouvements (Leitner et al., 2008; Nicholls, 2009)<sup>15</sup>.

Nous pouvons donc essayer d'utiliser la *théorie non-représentationnelle* comme « backgrounds hum » (Lorimer, 2008) et, à partir de cette théorie, essayer de « se déplacer entre » diverses conceptions de l'espace et des lieux (et, plus particulièrement, parmi différents modes de concevoir et de faire la géographie).

Actuellement, il n'est toutefois possible que d'entrevoir quelques pistes de recherche et quelques liens, une trame qui dessine un parcours de travail possible, encore un peu flou, mais avec quelques parties plus claires. Un des points d'entrée dans ce parcours concerne les différents modes de définir et de pratiquer la géographie des émotions : des « racines » dans la cartographie féministe, qui reconnaissent les différences de genre entre l'organisation spatiale et la sphère émotionnelle, tant d'un point de vue théorique que pratique, à la distinction entre émotions et *affects*, considérant ces derniers comme «properties, compétences, modalités, énergies, attunements,

arrangements and intensities of differing texture, temporality, velocity and spatiality, that act, décret on bodies, are produced through bodies and transmitted by bodies» (Lorimer, 2008, p. 2)<sup>16</sup>. La différence entre les deux termes ne relève pas seulement du registre lexical : « affects are not about *you or it*, subject or object. They are relations that inspire the world» (Dewsbury *et al.*, 2002, p. 439)<sup>17</sup>. Une géographie des *affects* est donc une géographie des « rapports entre » et en même temps de ce qui compose ce rapport (« in the between of the relation » Anderson, 2006, p. 737)<sup>18</sup> : entre personnes, entre personnes et objets, entre description et actions... En ces termes, la géographie des émotions (et des *affects*) permet de poser, peut-être différemment, une des questions au centre des réflexions sur les méthodologies qualitatives dans la recherche géographique : c'est-à-dire le problème du positionnement du chercheur/de la chercheuse dans le « contexte » de la recherche et de l'(insoluble) dichotomie

entre *insider* et *outsider*, entre le « refus d'être à l'extérieur » et l'impossibilité d'être « parfaitement à l'intérieur ». La lecture dichotomique schématise les différences, séparant, d'une part, le positionnement du chercheur *insider* par rapport à la société et au territoire, jugé positivement, mais en réalité impossible à réaliser et, d'autre part, le positionnement du chercheur *outsider* par rapport à la société et au territoire qu'il décrit, jugé négativement, mais de fait inévitable (Crang, 2005; Crang e Cook, 2007; Kindon *et al.*, 2007). Cette dichotomie et cette séparation rigide sont-elles toutefois *vraiment* inévitables? En d'autres termes, il n'est pas possible de reformuler de manière différente la question du positionnement et de contourner l'entrée directe sur une question qui, posée ainsi, risque d'être sans sortie ?

Pour essayer d'aller (et de regarder) au-delà, nous pouvons interroger le travail que nous avons réalisé en réfléchissant plus particulièrement sur le rôle des pratiques visuelles et des

méthodologies de la géographie visuelle ainsi que sur la signification (mais aussi sur les limites) du positionnement explicite (et visible) que le chercheur et la chercheuse assument à l'intérieur des lieux (nous, avec nos visages, nos voix, nos peurs, nos faiblesses, notre orgueil...)<sup>19</sup>. De façon plus générale, cette interrogation peut aussi se faire en essayant de favoriser/ permettre la mise en place d'une stratégie de connaissance pas (totalement) cognitive et pas (totalement) représentative pour réaliser une géographie de ce qui est caché (les émotions, les objets ou les « choses » qui ne se voient pas, le positionnement éthique, les valeurs...) ainsi que pour prendre conscience de l'importance politique et sociale de cette modalité de faire de la recherche. Un parcours de recherche à réaliser non tant (ou non seulement) en termes abstraits, mais en recherchant les opportunités « d'agir dans le discours » et, par conséquent, d'agir dans l'action (de la recherche et des pratiques de la recherche).

## Bibliographie

- Agnew J. (2011), "Space and place", in Agnew J. e Livingstone D. (a cura di), *Handbook of geographical knowledge*, Sage, London, pp. 316-331.
- Amin A (2002), "Spatialities of globalisation", *Environment and Planning A*, 34 (3), pp. 385-399.
- Amin A. (2004), "Regions unbound: towards a new politics of place", *Geografiska Annaler, Series B: Human Geography*, 86 (1), pp. 33-44.
- Anderson B. (2006), "Becoming and being hopeful: towards a theory of affect", *Environment and Planning D: Society and Space*, 24, pp. 733-752.
- Anderson K. e Smith S. J. (2001), "Editorial: emotional geography", *Transactions of the Institute of British Geographers*, NS 26 (7), pp. 7-10.
- Augé M. (1992), *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Éditions du Seuil, Paris (edizione italiana: *Nonluoghi. Introduzione a una antropologia della surmodernità*, Elèuthera, Milano, 2009).



- Bagnasco A. (1999), *Tracce di comunità*, Il Mulino, Bologna.
- Bauman Z. (2002), *Modernità liquida*, Roma, Laterza (ed. or. 2000).
- Bignante E. (2011), *Metodologie di ricerca visuale in geografia*, Laterza, Roma-Bari.
- Brenner N. (1998), "Between fixity and motion: accumulation, territorial organization and the historical geography of spatial scales", *Environment and Planning D: Society and Space*, 16 (5), pp. 459-481.
- Casey E. S. (1997), *The fate of place. A philosophical history*, University of California Press, Berkeley.
- Casey E. S. (2001), « Espaces lisses et lieux bruts », *Revue de métaphysique et de morale*, 32 (4), pp. 465-481.
- Castree N. (2004), "Differential geographies: place, indigenous rights and 'local' resources", *Political geographies*, 23, pp. 133-167.
- Crang M. (2003), "The hair in the gate: Visuality and geographical knowledge", *Antipode*, 35 (2), pp. 238-243.
- Crang M. (2005), "Qualitative methods: There is nothing outside the text?", *Progress in Human Geography*, 29 (2), pp. 225-233.
- Crang M. e Cook I. (2007), *Doing Ethnographies*, Sage, London.
- Cresswell T. (2004), *Place: A Short Introduction*, Blackwell, Oxford.
- Cresswell T. (2006), "You cannot shake that shimie here: producing mobility on the dance floor", *Cultural Geographies*, 13, pp. 55-77.
- Davies G. e Dwyer C. (2007), "Qualitative methods: are you enchanted or are you alienated?", *Progress in Human Geography*, 31 (2), pp. 257-266.
- Dematteis G. (1985), *Le metafore della terra. La geografia umana fra mito e scienza*, Feltrinelli, Milano.
- Di Méo G. (2000), « Que voulons-nous dire quand nous parlons d'espace? », in Lévy J. e Lussault M. (sous la direction de), *Logique de l'espace, esprit des lieux*, Belin, Paris, pp. 37-48.
- Driver F. (2003), "On geography as a visual discipline", *Antipode*, 35, pp. 227-231.
- Esposito R. (1998), *Comunitas*, Einaudi, Torino.
- Garrett B. L. (2011), "Videographic geographies: Using digital video for geographic research", *Progress in Human Geography*, 35 (4), pp. 521-541.
- Geisser V. (2012), « Les protestations populaires à l'assaut des régimes autoritaires : une « révolution » pour les sciences sociales ? », *L'Année du Maghreb, Dossier : Un printemps arabe ? VIII*, pp. 7-26.
- Gerbaudo P. (2012), *Tweets and the streets: social media and contemporary activism*, Pluto Press, London.
- Jessop B., Brenner N. e Jones M. (2008), "Theorizing sociospatial relations", *Environment and Planning D: Society and Space*, 26, pp. 389-401.
- Jones M. (2009), "Phase space: geography, relational thinking, and beyond", *Progress in Human Geography*, 33 (4), pp. 487-506.
- Jones M. e Jessop B. (2010), "Thinking State/Space impossibly", *Antipode*, 42 (5), pp. 1119-1149.
- Kindon S., Pain R. e Kesby M. (sous la direction de) (2007), *Participatory Action Research: Approaches and Methods*, Routledge, London.
- Latour B. (2005), *Reassembling the Social: An Introduction to Actor-network-theory*, Oxford University Press, New York.
- Leitner H., Sheppard E. e Sziarto K. M. (2008), "The spatialities of contentious politics", *Transactions of the Institute of British Geographers*, NS 33, pp. 157-172.
- Lorimer H. (2008), "Cultural geography: non-representational conditions and concerns", *Progress in Human Geography*, 32, pp. 551-559.
- Massey D. (1994), *Space, Place and Gender*, Polity Press, Cambridge.
- Massey D. (2004), "Geographies of responsibility", *Geographiska Annaler B*, 86, pp. 5-18.
- Massey D. (2005), *For space*, Sage, London.
- Mc Cann E. e Ward K. (2010),

“Relationality/territoriality: toward a conceptualization of cities in the world”, *Geoforum*, 41, pp. 175–184.

Nicholls W. (2009), “Place, networks, space: theorising the geographies of social movements”, *Transactions of the Institute of British Geographers*, NS 34, pp. 78–93.

Nussbaum M. C. (2003), *L'intelligenza delle emozioni*, Il Mulino, Bologna.

Pile S. (2010), “Emotions and affects in recent human geography”, *Transactions of the Institute of British Geographers*, NS 35 (5), pp. 5–20.

Pollio A. (2013), “Review. If the revolution is not tweeted but choreographed”, *City*, 17 (4), pp. 567–569.

Portugali J. (2006), “Complexity theory as a link between space and place”, *Environment and Planning A*, 38, pp. 647–664.

Purcell M. (2006), “Urban Democracy and the Local Trap”, *Urban Studies*, 43 (11), pp. 1921–1941.

Relph E. C. (1976), *Place and Placelessness*, Pion, London.

Roberts E. (2012), “Geography and the visual image : A hauntological approach”, *Progress in Human Geography*, 37 (3), pp. 386–402.

Sack R. D. (2000), “Casey E. S., The fate of place: a philosophical history, University of California Press, Los Angeles”, *Progress in Human Geography*, 24, pp. 136–137.

Staheli L. (2003), “Place”, in Agnew J., Mitchell K. e Toal G. (a cura di), *A companion to political geography*, Blackwell, Oxford.

Staszak J.F. (2001) « Nouvelles approches du lieu », Staszak J.F., Collignon B., Chivallon C., Debarbieux B., Géneau de Lamarlière I. et Hancock C. (sous la direction de), *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines*, Belin, Paris, pp. 249–271.

Thrift N. (2006), “Space”, *Theory, Culture and Society*, 23, pp. 139–146.

Thrift N. (2008), *Non-representational theory. Space, politics, affects*, Routledge, London.

Tuan Y.-F. (1974), *Topophilia, A Study of Environmental Per-*

*ception, Attitudes and Values*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs (NJ).

Tuan Y.-F. (1977), *Space and Place. The Perspective of Experience*, University of Minnesota Press, Minneapolis.

### Notes

1. « Au lieu de rechercher la certitude dans la construction des représentations du monde, il faut admettre que le monde est stratifié de sorte à dépasser notre capacité de comprendre et accepter, de ce fait, que les méthodologies des sciences sociales et les mêmes formes du savoir seront caractérisées tant par l'ouverture, la réflexivité et récursivité que par la catégorisation, la conclusion et la fermeture ».

2. Se référer, plus particulièrement, à Casey (1997), un livre qui a fortement influencé la géographie anglophone. En analysant le livre de Casey, R.D. Sack (2000) écrit « lorsqu'un éminent philosophe prétend que c'est le lieu, et non pas l'espace, qui est fondamental, les géographes devraient être plus attentifs » (2000, p. 136).

3. Pour la bifurcation entre les

deux concepts, les orientations théoriques et culturels auxquels ils se greffent, se référer à Portugali (2006).

4. « L'espace ne se situe pas à l'extérieur du lieu, il n'est pas abstrait, il n'est pas quelque part « là-bas » ou incorporel ».

5. « Moments particuliers, générés par la rencontre de rapports et réseaux sociaux qui sont à l'origine de leur construction au fil du temps et qui ont permis, d'une part, leur interaction (...) et, d'autre part, leur décadence et leur renouveau. Certains de ces rapports semblent être renfermés à l'intérieur du lieu alors que d'autres s'étendent au-delà, reliant une quelconque localité particulière à l'intérieur de rapports et de processus plus vastes, qui intéressent aussi d'autres lieux ».

6. Pour une critique plus générale des schémas de raisonnement binaires, se référer à Latour (2005).

7. Comme l'écrit Amin (2004) « The local continues to be seen as the space of the intimate, the familiar, the near, the embodied; that is, as a space constitutively separate and different from a global space seen as the space of the afar, the abstract, the

virtual, the encroaching, the hegemonic» (p. 33) (« Le local continue à être considéré comme l'espace de l'intime, du familier, du proche, du corps, c'est à dire comme un espace fondamentalement séparé et différent de l'espace global, qui est considéré comme l'espace du lointain, de l'abstrait, du virtuel, de l'infini, de l'hégémonique »).

**8.** De façon plus générale, sur le rôle des espaces virtuels dans les pratiques révolutionnaires et dans les mouvements de protestation et sur leur rapport « nécessaire » avec la dimension de la corporéité et de la matérialité qui prend forme dans les espaces publics et sur les places, voir Gerbaudo (2012) et le commentaire et recension de Pollio (2013).

**9.** « Quelque chose de plus qu'une annexe du cognitif »

**10.** « Les espaces et les pratiques sociales ne sont pas figées dans des logiques rationnelles et prévisibles et, souvent, viscérales et instinctives ».

**11.** Une reconstruction de la manière différente de concevoir et pratiquer la géographie des émotions dans le débat de la géogra-

phie anglophone est fournie dans Pile (2010).

**12.** Pour une critique sur ces aspects et d'autres, se référer à Anderson et Smith (2001), qui considère la « géographie des émotions » comme une manière de connaître, d'être et de faire. Sur le rôle politique des émotions et des passions, et de la manière de connaître qui fait appel aux émotions et passions, se référer de façon plus générale à Nussbaum (2003).

**13.** Cf., par exemple, la « critique sympathétique » de la théorie non-représentationnelle avancée par Cresswell (2006).

**14.** « Pour le faire nous pouvons concevoir ensemble la représentation (contexte) et la non-représentation (pratique) – bien que ces dernières soient certaines fois en opposition – plutôt que d'effectuer un renversement complet de la tradition disciplinaire précédente dans laquelle les (con)textes étaient privilégiés par rapport aux actions sociales ».

**15.** Les articles de Leitner et al. (2008) et Nicholls (2009) concernent tous les deux la spatialité des mouvements sociaux et des

contentious politics et, bien qu'ils se basent sur des perspectives de parties différentes, ils critiquent « l'hégémonie » assumée par le concept d'échelle dans l'interprétation de la géographie de l'action collective et s'entendent sur la nécessité d'innover le lexique au travers duquel décrire le rôle de l'organisation socio-spatiale (considérant au moins un lieu, territoire, échelle, réseau, cf. Jessop et al., 2008) dans la compréhension (interprétative et politique) des actions sociales.

**16.** « Propriété, compétences, modalités, énergies, activations, accords et intensité de diverses trames,

temporalité, vitesse et spatialité qui agissent sur les corps, sont produits par l'intermédiaire des corps et transmis par ces derniers ».

**17.** « Elles ne se réfèrent ni à toi ni à cette chose, cette personne ou cet objet. Ce sont des rapports qui animent le monde ».

**18.** « À mi-chemin du rapport ».

**19.** Pour une rétrospective méthodologique sur la recherche visuelle en géographie, cfr. Bignante, 2011 ; pour commencer à interroger la valeur non seulement méthodologique des pratiques visuelles se référer à : Crang (2003); Driver (2003); Garrett (2010); Roberts (2012).